REPRODUCTION DE L'HISTORIQUE 1914 – 1918

DU 126EME REGIMENT D'INFANTERIE

EFFECTUEE PAR LES ATELIERS DU

SERVICE HISTORIQUE DE L'ARMEE DE TERRE

I

Drapeau du Régiment aux trois couleurs de France,
Labarum deux fois cher, tu portes dans tes plis
Le passé des aïeux, notre honneur, leur vaillance,
Jusqu’au secret espoir dont nos coeurs sont remplis.

II

D'autres sont festonnés des mains de la Vicloire,
Ils comptent leurs chevrons par des succès altiers,
Toi, jeune vétéran, on dirait que la gloire
A couronné ton front avec de noirs lauriers.

III

Salut vaillant témoin de la grande retraite,
A la Bérézina, sous les murs de Paris,
Notre drapeau frissonne au vent de la défaite,
Mais le fier mutilé n'a jamais été pris.

IV

Nous jurons de te suivre au camp, à la bataille,
De vivre et de mourir pour toi, notre étendard,
De te donner la gloire à travers, la mitraille
Lorsque les cerfs sanglants te feront un rempart.

CHAPITRE II
LA MOBILISATION - LE DEPART
LES PREMIERS - ENGAGEMENTS EN BELGIQUE
BLAGNY- LA RETRAITE

Les premiers « placards » de mobilisation sont à peine affichés à Brive que déjà à la porte de la caserne, s'est formé un attroupement nombreux. Les officiers de complément, les réservistes de la ville, arrivent en toute hâte au quartier prendre contact avec leurs camarades sous les armes. Et qui ne se rappelle la minute de recueillement religieux, suivie d'une immense clameur, véritable serment de fidélité, lorsque la musique du régiment, groupée devant l'Hôtel de ville; le 1er Août, à 21 heures, attaqua La *Marseillaise*...

Dès le lendemain, les trains déversent dans Brive de solides « gars » venus de tous les coins de la Corrèze, de la Creuse, de la Haute-Vienne, de La Dordogne, réservistes du 126e et du 326e territoriaux du 95e.

Le 7 Août le Régiment était prêt et quand le colonel Dubois en passa la revue, il put lire sur tous les visages et dans tous les yeux des soldats, alignés sur la Guierle, la résolution de défendre Jusqu'à la mort le Drapeau, leur Drapeau, qui flottait bien haut au milieu du terrain...

Le 126e quitte Brive le 8 Août. Son voyage vers la frontière, par Limoges, Troyes, Saint-Dizier est une longue marche triomphale. Il débarque, le 10, à Villers-Daucourt, puis longe la lisière est de l'Argonne, cantonne à Rarécourt le 12 août, à Epinonville, Eclisfontaine le 14 août, à Ancreville le 15août, à Martincourt et Malandry le 16 août, à Sailly le 19 août. Il quitte ce dernier village le 20, et exécute une marche de nuit, par Blagny et Tremblois-sur-Florenville qu'il est chargé d'organiser défensivement. Le 21 .août, à 13 heures, la canonnade se fait entendre. On apprend que le100e est aux prises avec l'ennemi. Le 3e bataillon (Commandant Laporte) reçoit l'ordre de se rapprocher de la zone d'attaque. Il exécute sa marche d'approche, à certains moments sous le feu ; au moment où l'attaque est imminente un orage épouvantable interrompt les hostilités, et le feu cesse peu après. Le 22. Août, la. Division marche sur Recogne, à travers la forêt d'Herbemont. Vers 10 heures, des coups de feu se font entendre vers Névraumont. La crête au nord du village est occupée le combat. s'engage. Le 3e bataillon est mis à la disposition de la 47e brigade. Le 2e bataillon est poussé à Névraumont.

Vers 18 heures le Régiment, coupé par des fractions de la 47e brigade, se trouve face au bois de Rossard, qu'il a pour mission d'enlever. Après une courte préparation d'artillerie, les ler et 2e bataillons s'élancent à la baïonnette sur le bois, l'enlèvent et pénètrent dans le village de Rossart.

Le Commandant Saint-Martin, le capitaine. Bénard et treize soldats sont tués au cours de l'action.

Le lendemain, 23 août, au petit jour le régiment reçoit l'ordre de se replier sur la lisière nord de Saint-Médard. Le 3e bataillon y est à peine installé, que l'artillerie ennemie se déclanche criblant le village de projectiles. De nouveaux replis sont effectués par ordre, sur la ligne boisée au sud de Saint-Médard, puis sur Florenville, où nous arrivons à 16 heures, et enfin sur Tremblois, où le régiment s'installe au cantonnement de bivouac le 24, à 4 heures, les 1er et 3e bataillons s'établissent en position défensive face au Nord sur les hauteurs de Deux-Villes. La journée s'annonce rude car, dès huit heures, nos batteries tirent à toute volée. A dix heures, les ler et 2e bataillons se portent au Mont-Tilleul et appuient une attaque de la 47e brigade et le 326e d'infanterie, qui échoue. Vers 17 heures, l'infanterie allemande progresse, couverte par un puissant tir d'artillerie. Plusieurs contre-attaques sont exécutées par des unités mélangées du 126e, de la 47e brigade et le 326e, pour arrêter la progression de l'ennemi.

Le soir nous recevons l'ordre de battre en retraite sur Blagny. La douloureuse marche en arrière commence. Le 25, le régiment cantonne à Mouzon ; le 26, il reçoit l'ordre de s'établir aux avants - postes pour défendre les passages de la Meuse. La Journée se passe à attendre l'ennemi, qui manifeste seulement sa présence par une violente canonnade à explosifs, qui cause des pertes sérieuses au 2e bataillon. A la tombée du jour, la retraite recommence. Le 28, le régiment fait face à l'ennemi et combat vaillamment tout le jour pour arrêter, quelques heures, l'adversaire. Le 31 août, il reçoit l'ordre de défendre Voncq. Il n'y a pas de lutte d'infanterie ; celle-là, c'est le 326e qui l'engage et la supporte vaillamment vers Semuy. Par exemple, Voncq est en prise à une canonnade violente, en particulier vers le soir, qui nous cause des pertes sévères.

Dans la nuit, survient l'ordre de se replier sur Monthois. Nous y arrivons vers 17 heures et chacun espère prendre un peu de repos dans ce bon cantonnement. Mais il faut repartir presque sans arrêt. Le lendemain nous arrivons à Somme-Puy. Deux heures de sommeil et la pénible marche recommence, quelque fois sous le canon de l'ennemi, par Saint-Hilaire, Cuperly, Vadenay, Saint-Etienne-au-Temple, Châlons, où on arrive à 5 heures le 4 Septembre. Le régiment est exténué ; il se traîne. Si un paquet de cavalerie ennemie apparaît, tout est à craindre.

Après avoir franchi la Marne, à Sarry le colonel prescrit un arrêt à Orgny-aux-Bœufs. Nous prenons là, un peu de repos et un premier repas, puis nous gagnons lentement, péniblement, le cantonnement de La Chaussée.

Où donc s'arrêtera la retraite ? Enfin, le 4, au soir tandis que les bataillons se préparent au départ, un ordre arrive, galvanisant les énergies défaillantes ; c'est celui de JOFFRE, ordonnant l'offensive de la Marne :

« **Le moment de regarder en arrière n'est plus** »

CHAPITRE III
LA MARNE - LA POURSUITE

Le 8 Septembre,ble Régiment qui s'est reposé et réorganisé à. Chalettes, avant de reprendre la marche en avant, est mis à là disposition de la 47e Brigade qui fait tête à l'ennemi, dans la région de Châtelraoult.

Le ler bataillon reçoit mission d'attaquer Courdemangses par l'est, le 3c est chargé d'enlever la Côte 130, à l'ouest de ce village. Le 2e bataillon se rassemble à la lisière sud de Châtelraoult, en réserve de brigade. Les attaques débouchent à onze heures. Celle du ler Bataillon est arrêtée net, par l'intervention de l'artillerie lourde allemande et un feu violent de mousqueterie, partant du Mont Moret, que l'ennemi occupe. Le 2e bataillon reçoit l'ordre d'enlever cette position. Après un premier assaut infructueux, il réussit à y prendre pied à 19 heures, en même temps que le 326e.

Dans la région de Château - Beaucamps, le 3e bataillon a atteint ses objectifs et repoussé un furieux assaut de l'ennemi.

Le lendemain, on se bat toute la journée, sur les mêmes emplacements. Vers 18 heures, après un court réglage, l'artillerie lourde allemande effectue, sur les abords de l'église de Châtelraoult, un bombardement terrible qui dure une heure. Tout ce qui est aux abords de l'église disparaît sous les décombres des habitations voisines. Un obus tombe en plein sur le Poste de secours ensevelissant, sous les décombres, presque tous les blessés, et causant des pertes cruelles.

Le 10 Septembre, la lutte continue sur tout le front, mais on a déjà la sensation que l'ennemi fléchit. Son infanterie ne prononce aucune attaque, mais par contre, son artillerie exécute des tirs « d'arrosage » particulièrement violents sur Châtelraoult et ses abords. La relève des blessés est presque impossible, et pourtant, il en reste un grand nombre sur le champ de bataille. L'air de Châtelraoult est empuanti, la pestilence commence. Il est urgent d'assainir le champ de bataille ; on s'y emploie dès la tombée du jour. Le médecin-major Saulay, qui s'est déjà dépensé sans compter depuis trois jours, fait preuve d'un dévouement absolu dans la relève, les soins, l'évacuation des blessés et l'inhumation des morts.

L'offensive va enfin succéder à cette lutte passive. Le 11, à midi, le Régiment reçoit l'ordre de se porter en avant. Il ne trouve devant lui que des cadavres. L'ennemi a profité de 1a nuit pour se décrocher.

Après avoir franchi la Marne à Couvrot, il poursuit sa marche par Saint-Lumier, Bassu, Vanault-le-Châtel, Somme-Bionne, Hans, puis Saint-Jean-sur-Tourbe, villages pillés et brûlés en partie. Le 16, il glisse vers l'Ouest, par Somme-Suippe, Suippes, ferme de Jonchery où il bivouaque, sous la pluie, dans la nuit du 17 au 18 Septembre.

Le 19 septembre, dès quatre heures, le 126e, se porte vers le Nord, se rapprochant ainsi du 100e prêt là agir. A 14 heures, il est chargé d'attaquer la côte 160 à 1.500 mètres au nord-ouest du Moulin des Wacques. La marche d'approche, sous le feu, s'exécute, très lente, au prix de pertes sérieuses. La nuit arrive, très obscure, avant que l'attaque ait pu être prononcée.

Elle commence le lendemain, 20 Septembre, dès le jour, lente, méthodique, par infiltration, mais le commandement s'étonne de cette lenteur. Il veut la côte 160 pour le soir et donne l'ordre de prononcer une attaque vigoureuse. Un bataillon de Plus est mis en ligne ; nos unités poussent résolument de l'avant, gagnent quelques centaines de mètres, chèrement payés au prix de 400 hommes. Les lieutenants Planchou et Bartuel sont tués. Les troupes du 126e s'accrochent désespérément au ternain, cherchent à en gagner davantage, creusent des abris légers sous un feu des plus meurtriers et la nuit vient en même temps que l'ordre de faire de nuit ce qui n'a pas réussi de jour. Le ler bataillon, chargé de cette attaque, débouche, le 21 Septembre, à 2 heures 45 des tranchées qu'il occupe au nord du Bois des Wacques et se dirige vers le saillant de la lisière boisée, à l'ouest de la côte 160, pour enlever les organisations ennemies qui sont en avant de cette lisière. Il prend une formation appropriée à l'obscurité de la nuit et à la nécessité de ne pas se disperser. La 2e compagnie (Capitaine Fenoul) chargée de la direction s'acquitte parfaitement de cette mission délicate.

Le bataillon arrive sur les tranchées vers 3 heures 30. Les patrouilles de sûreté rencontrent des sentinelles et les tuent à coup de baïonnette. L'une d'elles, néanmoins, tire un coup de fusil, une autre peut s'échapper en criant « Alert ! » et en sifflant trois fois.

La Compagnie de tête traverse une première tranchée dont les défenseurs se retirent rapidement, non sans laisser plusieurs victimes et de nombreux fusils, puis elle continue sa marche en avant, atteint une nouvelle tranchée dont les occupants, après quelques coups de feu, se replient énergiquement poursuivis par les nôtres. Ils se retirent dans le bois, d'où part bientôt une violente fusillade, qui oblige la 2e à se terrer.

La 3e compagnie (Capitaine Sallerin) en échelon à gauche de la compagnie Fenoul, se déploie en entendant le signal d'alerte. Lorsque. les coups de feu éclatent avec violence, le capitaine Sallerin, sentant la 2e compagnie en péril, s'élance à la tête de sa compagnie qu1l entraîne en avant en criant : « Nous n'allons pas laisser égorger la 2e !». La 3e traverse une tranchée sans s'en rendre compte immédiatement, Lorsque, emportée par son élan,

elle l'a dépassée d'au moins quinze mètres, des rafales de mitraille, venant des tranchées traversées par les 2e et 3e, fauchent la compagnie qui, en cinq minutes perd plus de la moitié de son effectif. Le capitaine Sallerin est enfoui sous les cadavres et ne doit son salut qu'à cette circonstance. S'étant dégagé, il se trouve seul avec trois hommes, se porte sous bois, rallie les survivants de son unité et, après avoir attendu un certain temps, suit le mouvement général de repli.

Les autres compagnies du bataillon, disposées en échelon, à droite de la 2e compagnie se heurtèrent à des abatis, subirent également les rafales de mitrailleuses, tourbillonnèrent dans la nuit et finalement se replièrent dans la direction générale du Moulin des Wacques.

En résumé, l'action des mitrailleuses, par les pertes sensibles qu'elle a causées, par son effet moral sur les hommes, a changé en échec, un succès qui était presque obtenu. Cette tragique nuit nous coûte plus de 400 hommes, tous tués.

Le Régiment, mutilé, est relevé le 23 Septembre et va s'installer à nouveau au bivouac de la ferme de Jonchery, où il se réorganise et se repose.

CHAPITRE IV
LA FERME DES MARQUISES – REGNEVILLE - LES EPARGES

Le 27 Septembre, la Brigade est reconstituée sous les ordres sous les ordres du colonel Méric. Le 126e prend position devant Auberive, que doivent attaquer le 108e par la rive droite de la Suippe et le 50e par la rive gauche. L'attaque échoue, et l'ordre est donné de se retrancher sur place. La guerre de tranchées commence, mais nous sommes loin des puissantes organisations qui s'échelonneront plus tard sur des kilomètres en profondeur. Quelques éléments rectilignes, sans abris, ni pare-éclat, pas de boyau, pas de défenses accessoires, des tireurs au coude à coude, telles sont les caractéristiques de cette première phase de la stabilisation.

Le 16 Octobre, le Régiment relevé devant Auberive par le 63e glisse vers l'ouest et va occuper, après un repos de trois jours à Mourmelon, les tranchées en avant de la Ferme des Marquises. Il restera dans ce secteur, jusqu'en Mars, améliorant par un labeur constant les organisations défensives, soutenant contre l'ennemi, dans le bois Vidallet une guerre de mines, très dure.

Le lieutenant Vaynes d'Arches et soixante-douze hommes sont tués pendant cette période ; le commandant Sallerin est gravement blessé d'une balle à la face, ainsi que le capitaine Bourgueil, le capitaine Rivière et plus de cent cinquante hommes.

Le Régiment est relevé le 23 Mars par le 115e Régiment d'Infanterie et gagne Vitry-le-François en trois étapes. Embarqué le 29, il débarque le lendemain, au petit jour, à Pagny-sur-Meuse ; puis, sans repos, e porte par Tronde et Manoncourt à Gézoncourt. Les cantonnements encombrés, de troupes de toutes armes, les longs convois d'artillerie et de munitions, de matériel de toutes sortes qui sillonnent les routes, ne laissent aucun doute dans l'esprit de chacun, sur les événements qui vont se dérouler dans la région.

L'offensive se déclanche, en effet le 16 Avril, menée d'abord par la 23e division d'infanterie. Dès le 7, nous prenons part à la bataille. Le 1er bataillon (Commandant Dumery) est désigné pour faire partie avec un bataillon du 107e, d'une deuxième vague d'assaut. A 17 heures, après une courte préparation d'artillerie, quelques groupes de la première vague se portent en avant. C'est le signal du départ : la 2e compagnie (Capitaine Fenoul) bondit hors de ses tranchées, et en terrain découvert, sous un tir précis de l'infanterie ennemie, gagne la place d'armes que le 107e, croit-on, vient de laisser libre. Mais elle n'y trouve pas de place, le 107e n'ayant pu en déboucher. Il en résulte un tassement dans les boyaux et l'artillerie allemande en profite ! Le commandant Duméry, et plus de 50 hommes ont été blessés dans le bond en avant de la 2e compagnie.

Dans la nuit, les bataillons de la première ligne du 107 e, épuisés, sont relevés par nos 2e et 3e bataillons (Commandant de Lagasnerie et commandant Tabaste). Ces derniers vont exécuter le 9, l'attaque qui a échoué le 7.

A 7 heures 30, après un tir d'efficacité d'artillerie, nos troupes se portent en avant. Mais dès le début de l'action le 2e bataillon est privé de son chef, le commandant de Lasganerie, tué d'une balle au front, au moment où il disait à son téléphoniste blessé « Tu vas voir comment on entre dans ces tranchées ».

Au 3e, bataillon, c'est la 12e compagnie (Capitaine Revel) qui part en avant ; au 2e, ce sont les compagnies Vidallet et Boutonnet (6e et 7e). Le feu ennemi est tel, dans la zone du 2e bataillon que les hommes se jettent dans les boyaux et y sont immobilisés. L'attaque est enrayée. Elle, recommcnce à 9 heures 45, après une nouvelle action d'artillerie. La 4e compagnie (Lieutenant Maury) est chargée d'enlever le 2e bataillon, en l'entraînant dans son attaque. Mais son chef, le lieutenant Maury, est grièvement blessé dès le début. Le sous-lieutenant Crouzillac, avec quelques paroles énergiques, enlève la compagnie hésitante et la porte très brillamment en avant, pour traverser, dépasser et entraîner le 2e bataillon. Malheureusement, le lieutenant Crouzillac est blessé, le sous-lieutenant Gobeau tué. La compagnie, privée de tous ses chefs, soumise à un feu meurtrier, hésite, puis se jette dans les boyaux où se trouvaient déjà les éléments qu'elle devait entraîner.

L'attaque paraît immobilisée. Les troupes sont en mauvaise posture, mélangées, tassées dans les boyaux déjà encombrés de cadavres et sur lesquels l'artillerie et l'infanterie ennemies tirent constamment. Et il pleut ou neige depuis plusieurs jours, presque sans arrêt.

Les boyaux et les tranchées dans lesquels il faut vivre, sont pleins d'une eau épaisse, jaunâtre et glaciale. L'argile gluante de la Woèvre se colle aux vêtements qu'elle imprègne, bouche les canons de fusil, empêche les mécanismes de fonctionner. La nourriture manque : pour avoir un peu d'eau, les corvées doivent faire plus de trois kilomètres sur une route battue...

Le Régiment est enfin relevé dans la nuit du 11 au 12 avril et gagne péniblement les cantonnement de Martincourt et de, St-Jean.

Cent dix tués, dont le commandant de Lasganerie, les lieutenants Masgrangeas, Gobeaux, Maury, le médecin aide-major Meynet, plus de trois cents blessés, disent la grandeur de l'effort accompli et la vaillance déployée par le 126e dans les durs combats de Fey-en-Haye.

Quelques jours d'un repos bienfaisant, employés au nettoyage des effets et des armes, à la réorganisation des unités et nous entrons à nouveau en secteur devant Régneville. Le 326e nous y relève bientôt ; et dans la nuit du 23 au 24, nous reprenons le chemin de Martincourt, avec la joyeuse perspective de passer quelques jours loin des obus et pouvoir se détendre librement, sans souci.

Le 25, au matin, brusquement, alors que les rues de Martincourt grouillent de soldats qui flânent et devisent gaiement, des clairons sonnent le rassemblement. C'est l'alerte ! Les sacs sont immédiatement bouclés et le régiment gagne Martincourt où l'attend une longue file de camions automobiles.

Nous voyageons toute la nuit. Le lendemain, à l'aube, la colonne stoppe à l'entrée d'un coquet village, Genicourt-sur-Meuse. Sans même prendre le temps de préparer « le café.», les 2e et 3e bataillon, repartent à pied vers le Nord. Nous croisons, en route, de nombreuses voitures sanitaires, quelques groupes de prisonniers allemands, des convois d'artillerie, et chacun s'enquiert...

Les Allemands ont attaqué, la veille, sur le front Côte-aux-Bœufs, Mouilly. Bois-Haut, tranchée de Calonne, après un formidable bombardement. Les troupes de la défense, surprises très inférieures en nombre, ont dû se replier. Il faut, maintenant, enrayer la progression des Allemands, et les chasser des positions qu'ils nous ont enlevées.

Le régiment, rassemblé au carrefour des « Trois Jurés ». reçoit l'ordre d'attaque à 13 heures 45. Il opère en liaison, à droite avec un bataillon du 9le, à gauche avec un bataillon de Chasseurs. Son premier objectif est la lisière sud du Bois-Haut, le deuxième, la croupe à l'est du Bois (Côte 340).

Le bataillon Tabaste est en première ligne. Le bataillon de Latour suit en réserve. L'attaque se déclanche à 14 heures, sous bois. Elle progresse par bonds successifs, dans des taillis épais, sous une fusillade ininterrompue et aborde l'ennemi à la baïonnette. Quelques fractions pénètrent dans les tranchées adverses et notamment la 11e Cie ayant à sa tête le lieutenant Coudert : on ne les verra plus reparaître. Le reste de la ligne, arrêté par des tirs de flanc de mitrailleuses, creuse hâtivement des abris individuels.

Le lieutenant-colonel Laporte est tombé glorieusement à la tête du 126e, frappé de quatre balles au moment où le régiment abordait, à la baïonnette les positions ennemies ; le capitaine Chatinières, officier adjoint, a été grièvement blessé à côté de son chef. Les lieutenants Petit, Briffotaux, Andreau, et plus de cent cinquante hommes ont été tués. Mais le 126e a réussi à enrayer l'avance ennemie et à regagner 500 mètres de terrain.

Durant toute la nuit, les Allemands tentent plusieurs contre-attaques toutes brisées par notre feu, avec de lourdes pertes, à quelques mètres de nos lignes.

Le lendemain et les jours suivants de nouvelles attaques menées par des troupes fraîches échouent. La ligne atteinte par le 126e dans la journée du 26, ne sera pas dépassée, malgré l'héroïsme de la brigade marocaine dont les vagues d'assaut sont fauchées, le 29 Avril, avant de pouvoir aborder l'ennemi

Le régiment, relevé dans la nuit du 30 Avril au 1er Mai, se réorganise à Sommedieu où le Lieutenant-colonel Bessan vient en prendre le commandement. Après quelques jours de repos, il entre en secteur à la place du 110e dans les tranchées de Mouilly.

Nous quittons définitivement les Hauts-de-Meuse, le 26 Mai, pour des cantonnements de la région de Toul (Gondreville, puis Lay Saint-Rémy). C'est 1à que le général Descoings remet les premières croix de guerre au cours d'une revue passée à Foug.

Le 15 Juin, nous embarquons à Pagny-sur-Meuse, pour la région d'Amiens.

CHAPITRE V
NEUVILLE-SAINT-WAAST

Pendant la deuxième quinzaine de Juin et le mois de Juillet, le 126e au cantonnement dans la région d'Amiens, à Naours, se réorganise et s'entraîne. Il est enlevé en camion automobile le 19 Juillet et transporté dans la région de Frévent.

Un nouveau bond le porte, le 25 juillet, dans un cantonnement de l'arrière-front à Habarcq. Le 1er Août, il relève le 50e Régiment d'Infanterie dans les tranchées au sud de Neuville-Saint-Waast, en liaison, à gauche, avec le 3e C. A., à droite avec le 326e, d'infanterie.

Le front du Régiment orienté sensiblement Nord-Sud a une longueur de 700 mètres et s'appuie, à gauche, au cimetière de Neuville-Saint-Waast. Devant nous, à une distance variant entre 80 et 100 mètres, la première ligne de tranchées ennemies ou tranchée du Moulin, ayant derrière elle le chemin des Moulins, avec la butte du Moulin Rouge qui paraît être un observatoire ennemi; en arrière, la deuxième ligne, ou tranchée du Losange ; plus loin la grande route d'Arras à Lille ; vers le nord, on aperçoit la crête de Vimy.

C'est dans cette zone que le Régiment attaque le 25 Septembre, après avoir au cours de ses périodes d'occupation, préparé la parallèle de départ, créé des places d'armes, ouvert de nombreux boyaux, creusé des abris.

Dans la nuit du 24 au 25 Septembre, après un repos de huit jours, le 126e va prendre les emplacements fixés par le plan d'engagement. La première ligne est formée à droite par le 1er bataillon (Commandant Fautrat) à gauche par le 2e (Commanda Bentata). Le 3e bataillon (Commandant Tabaste), est en deuxième ligne, derrière le bataillon Bentata. Le Régiment est en liaison à gauche avec le 129e régiment (IIIe corps), à droite avec le 300e. Il est appuyé, en arrière, par six compagnies du 326e qui forment la réserve de la 48e brigade et par toute la 47e brigade qui, suivant les ordres donnés par le général Méric, commandant la Division, doit agir en deuxième ligne.

Les mouvements préparatoires s'effectuent dans de bonnes conditions et à 12 heures 25, les deux bataillons de tête s'élancent sur les tranchées adverses.

Le bataillon Fautrat marche droit sur son objectif ; les compagnies Gracies (1re) et Rivaud (4e), enlèvent, à la baïonnette, dans un héroïque assaut, les tranchées fortement défendues du Moulin, puis du Losange, et poussent résolument vers les Tilleuls. 'Elles atteignent la grand'route d'Arras à 12 heures 45, où elles s'arrêtent épuisées.

La progression du 2e bataillon a été moins rapide ; la compagnie de droite (8e), capitaine de Latour, franchit la tranchée du Moulin et poursuit sa marche droit devant elle au lieu de se rabattre sur la gauche, de sorte qu'elle quitte son axe de marche.

La compagnie de gauche, au contraire, s'oriente trop à gauche et franchit la tranchée Brune et le Vert Halo dans le secteur du IIIe corps. La direction divergente de ces deux colonnes laisse le champ libre au 3e bataillon qui se trouve ainsi agir en première ligne.

A 12 h. 50 deux groupements se sont formés près des Tilleuls, composés d'éléments des quatre compagnies du 1er bataillon ; ils sont commandés à droite par le lieutenant Rivaud, à gauche par le lieutenant Gracies. A treize heures, une contre-attaque allemande débouche des Tilleuls, provoquant le recul de quelques paquets d'isolés, qui n'ont pas encore rejoint les éléments de tête. Ce mouvement de recul se propage peu à peu, malgré les efforts des lieutenants Gracies et Rivaud. Ces deux officiers réussissent à grouper autour d'eux quelques soldats énergiques avec lesquels ils disputent le terrain pied à pied à l'ennemi.

Les éléments avancés du 2e bataillon, privés de leurs officiers, tous tués ou blessés, sans liaison à gauche avec les troupes du IIIe Corps, se replient également dans la tranchée du Vert-Halo. Toutes les tentatives pour gagner la tranchée des Cinq-Saules, sont paralysées par le feu d'un centre de résistance ennemi qui n'a pas été enlevé, en raison des attaques divergentes du 2e bataillon.

Dans l'après-midi du 25 Septembre et dans la Journée du 26, des groupements du 2e bataillon et la 10e compagnie effectuent une légère progression en liaison avec le 129e régiment d'infanterie. Une attaque de la 47e brigade, exécutée dans la, soirée du 26, est brisée devant la tranchée des. Cinq-Saules par des tirs d'infanterie, de mitrailleuses et d'artillerie d'une extrême violence.

Dans l'ensemble, la ligne sur laquelle s'était arrêté le 126e, le 25 Septembre, marque l'avance extrême réalisée par la 24e division d'infanterie dans cette offensive.

Nos pertes sont lourdes. Le lieutenant-colonel Bessan a été tué le 25 Septembre, à treize heures, sur le parapet de la tranchée conquise ; le commandant Bentata, le capitaine Vidallet, les sous-lieutenants Regerat, Touzac Escaravage, Gouby, Philippe et deux cent soixante-dix-huit hommes sont également tombés au cours de l'action. Dix officiers, cinq cent dix hommes ont été blessés.

De nombreux cadavres d'ennemis, restés dans les tranchées conquises témoignent de la violence de la lutte. Il n'est pas possible de raconter ici tous les traits d'héroïsme accomplis dans cette dure journée ; combien, d'ailleurs, resteront ignorés faute de témoins ...

Dans un coin de la tranchée du Losange, à la droite de la zone d'engagement du 126e, nos brancardiers relevèrent le soir du 25 Septembre, le corps ensanglanté d'un de nos soldats qui tenait encore dans ses mains crispées son fusil dont la baïonnette était enfoncée jusqu'à la croisière, dans le corps d'un Allemand ...

Quelques journées de détente après ces durs combats et le Régiment entre en secteur, devant Arras, au sud de Roclincourt, puis il glisse vers le nord et va occuper le secteur de La Folle que tenait le IIIe corps, le 25 Septembre, et qui fut également

Le théâtre de combats acharnés. Il y reste jusqu'au 23 Décembre, alternant pour l'occupation avec le 50e Régiment d'infanterie. Les périodes de tranchées sont extrêmement pénibles, il faut lutter contre deux ennemis : le Boche, qui creuse des galeries de mine et la boue presque aussi terrible, qui remplit nos tranchées, pénètre dans nos abris. Aussi avec quelle satisfaction on endosse son sac, après huit jours de cette vie éreintante, huit jours presque sans sommeil, passés à «jouer de l'écope» quand on n'est pas de veille. Les Rietz, la Targette, Ecoivre, Haute-Avesmes, et on arrive au cantonnement tour à tour à Isel-les-Hameaux, à Hermaville, à Tilloy-les-Hermaville. Pas fameux, par exemple, ces cantonnements de l'Artois ! Les murailles en torchis laissent passer le vent et la pluie par des fentes nombreuses mais la population est sympathique.

Après le départ de la 58e division d'infanterie, qui occupait le secteur de Neuville-Saint-Waast, le régiment revient monter la garde dans les tranchées qu'il enleva le 25 Septembre. Les camarades de la 58e division d'infanterie ont bien travaillé et nous trouvons, un grand nombre d'abris solides et spacieux, des tranchées et des boyaux bien entretenus.

Relevés dans ce secteur par des troupes britanniques, le 11 Mars, nous gagnons à pied Frévent où nous embarquons le 16 pour une destination inconnue.

Après avoir passé, un hiver si pénible dans ce secteur agité de Neuville, chacun désirerait un long repos, mais on n'ose trop l'espérer : les Boches poursuivent vigoureusement la formidable offensive qu'ils ont déclenchée à Verdun. Nos troupes s'usent vite autour de la grande forteresse sous les coups d'une artillerie « kolossale».

Cependant il semble bien que nous ne soyons pas encore destinés à Verdun. Le 16 Mars, le régiment débarque dans la région de Breteuil et s'installe dans les riants villages de Chepois et Mesnisl-Saint-Firmin.

Ces cantonnements sont trop bons pour que nous y restions longtemps. Le 29 Mars nous embarquons à nouveau et, par Versailles, Nogent, Troyes, le train nous emporte à Hondelain-court, d'où nous gagnons à pied, le village de Montier-sur-Saulx.

CHAPITRE VI
VERDUN

Le Régiment est enlevé en camions-autos, le 8 Avril. Bien vite des curieux interrogent les conducteurs : « Oû allons-nous? » Les *wattman* ne savent jamais rien, mais les cuisiniers ont des secrets pour faire parler les gens, et bientôt chacun est fixé sur la destination du régiment. On débarque à Baleycourt. Un officier d'Etat-Major nous indique les cantonnements à l'arrivée. Les 1er et 2e bataillons bivouaqueront dans le bois de Nixeville : le 3e bataillon et l'Etat-Major du Régiment iront cantonner à la citadelle à la tombée du jour.

L'installation au bivouac est vite faite ; c'est pourtant la première fois que nous dressons la tente ; mais grâce à l'expérience consommée de quelques vieux Africains, nos « Guitounes » sont montées rapidement. Pas très bien alignées par exemple, ni aussi réglementairement construites que celles des vieux tirailleurs, mais... c'est la guerre !... et le canon qui tonne furieusement se charge de nous rappeler qu'à quelques kilomètres, des camarades font, à Verdun, un rempart vivant, sur lequel le Boche cogne à coups redoublés!... La lutte doit être terrible !... Nous avons tous l'impression, dès le premier jour, que ce champ de bataille est un gouffre qui attire irrésistiblement, hommes, matériel, munitions... Toute la journée, toute la nuit, c'est en effet une colonne sans fin de camions pleins de troupes, des canons de toutes tailles, des voitures chargées d'obus, qui se meut vers l'avant.

Et chaque matin, au réveil, à côté de notre bivouac, nous apercevons des tentes clairsemées ; des fantômes en sortent, vêtus de .capotes jaunâtres, camouflées par la boue, la face hâve, les yeux brillants : ils viennent de Thiaumont, de Vaux, de Douaumont, de la côte du Poivre.

A la place où se trouvaient, la veille, les canons, sortant de l'usine, que nous admirions, ce sont des 75, des 155, des 120, mutilés, sans culasse, les tubes ouverts … Au lieu de pyramides d'obus de tous calibres, ce sont des monceaux de douilles ...

Le Régiment entre en secteur dans la nuit du 14 au 15 Avril. Il relève. sur la rive gauche de la Meuse, le 50e Régiment, avec deux bataillons en ligne, qui occupent un front d'environ douze cents mètres à l'est du village de Charny, le long de la voie ferrée Charny-Marre. Le 3e bataillon est en réserve de brigade à Thierville.

Pour une fois, la chance nous a favorisés. A notre droite, la 23e division d'infanterie subit, sur la côte du Poivre, un marmitage effroyable. A notre gauche, la côte 304 paraît être un volcan en éruption. Sur notre front, c'est le calme le plus absolu. Les Boches envoient bien assez fréquemment des volées de gros projectiles sur le fort de Vacherauville et l'ouvrage de Charny, mais leur tir est localisé et les tranchées que nous occupons, à la condition de rester terrés tout le jour ne reçoivent rien. Par contre, le village de Thierville est soumis à un bombardement extrêmement violent et notre malheureux bataillon de réserve y subit de lourdes pertes.

Notre tour arrive bientôt de prendre une part effective à la grande bataille. Le 25 Mai, le Régiment, au repos dans ce même bois de Nixeville, est mis à la disposition de la 56e division d'infanterie qui tient le front : Bois Nayves-Thiauniont. La situation est critique par là ; l'ennemi a prononcé des attaques violentes les 24 et 25. Notre défense est désorganisée. Les unités des 111e et 112e brigades ont vaillamment soutenu le choc, mais elles ont subi de lourdes pertes. Les survivants, en tirailleurs dans les trous d'obus, ne forment plus qu'un mince cordon coupé en deux endroits par des trous de 5 à 600 mètres. C'est dans un de ces intervalles entre le 355e à droite et le 63e à gauche, que le bataillon Gillain s'engage le 26 Mai, à 18 heures. L'ennemi, qui a vu le mouvement, déclanche sur nos lignes un terrible feu de barrage en même temps qu'un feu de mousqueterie violent. Le capitaine Gracies est tué à la tête de sa compagnie ; le capitaine Dutrey est blessé. Ce même jour le 3e bataillon (Commandant Tabaste), reçoit l'ordre de renforcer sur la ligne Thiaumont-Lisière est du Bois Nave les unités du 355e et du 294e qui en assurent la défense ; les unités, épuisées, sont relevées dans la nuit du 26 au 27 par le 2e bataillon (Commandant Bourgueil). Le régiment organise et tient le secteur Thiaumont-Bois Navé jusqu'au .30 Mai., dans des conditions particulièrement difficiles. L'ennemi exécute sans arrêt un pilonnage méthodique, implacable, de nos positions. Les communications avec l'arrière sont extrêmement précaires, les ravitaillements sont impossibles. Seuls, quelques coureurs porteurs de chocolat et d'eau-de-vie parviennent jusqu'aux premières lignes. Des éléments de tranchées, ébauchés dès qu'une accalmie se produit dans le tir de l'ennemi, sont complètement bouleversés quelques heures après ; et, presque aussi terrible que le tir ennemi, la, pluie tombe sans arrêt, emplissant les trous d'obus dans lesquels nous sommes terrés et d'où l'on ne peut sortir, sans recevoir une pluie de balles.

Tous, nous sentons l'attaque de l'infanterie ennemie, imminente mais tous, également sommes résolus à faire payer cher à l'Allemand les quelques mètres qu'il pourra gagner. Nos mitrailleuses et nos fusils ne fonctionneront probablement pas ; qu'importe, il reste, encore la baïonnette !

C'est dans cet état d'esprit que nous surprend la relève dans la nuit du 30 au 31 Mai. Après avoir passé le secteur au 337e, le régiment regagne péniblement le bois de Nixeville et il eut fallu, la nuit suivante, un bombar-

dement bien fantastique pour rompre le sommeil quasi léthargique dans lequel était plongé tout le 126e sous les hautes futaies de Nixeville.

Après deux jours d'un repos bienfaisant, les 1er et 2e bataillons reprennent le chemin de la citadelle, mais cette fois ce n'est que pour construire des emplacements de batterie derrière la crête de Bellevue et dans la région fortement marmitée du Ravin des Vignes.

Le 17 Juin, l'ordre de relève définitive, impatiemment attendu, arrive enfin ; le régiment s'embarque en camions-autos et s'installe le soir dans les riants villages de Saint-Lumier-la-Populeuse, Scrupt Saint-Vrain. Le 28 juin, il est transporté par chemin de fer dans la région de Fismes où il occupe successivement les cantonnements de Tramery, dans la vallée de la Vesle, puis Dravegny.

Le 17 Juillet, après une marche de deux jours, Par Fismes, Villers-en-Prayères, Moulins, le 126e relève dans le secteur de Paissy le 1er Régiment.

C'est un coin « Pépère » ce secteur de Paissy. Les deux bataillons en ligne au sud du poteau d'Ailles, ont de solides tranchées abondamment pourvues d'abris spacieux, à l'épreuve des plus gros calibres, de solides et profonds réseaux couvrent notre front. La circulation est facile dans les boyaux bien entretenus, camouflés par de hautes herbes. Le bataillon en réserve est installé dans les cantonnements et les maisons de Paissy ; il peut « tenir » dans ce village pittoresque où il reste encore des civils. L'Allemand est peu agressif, les « seaux à charbon » nous surprennent bien un peu, au début, par leurs explosions formidables, mais on s'y habitue vite et il est facile de se garer de ces. engins lourdauds. Cependant, vers la mi-Août le secteur se réveille un peu. Le commandement a prescrit de construire une nouvelle tranchée pour supprimer le rentrant qui existe dans nos lignes à l'est du poteau d'Ailles ; les Allemands inquiets, envoient, toutes les nuits, de fortes patrouilles qui se heurtent aux nôtres. Pour gêner nos travaux, leur artillerie exécute, de temps à autre, quelques tirs assez violents, la nôtre riposte énergiquement et tout rentre dans l'ordre après cet échange de coups.

Le 14 Septembre, le régiment est brusquement relevé par le 61e régiment d'infanterie et va occuper à nouveau au sud de Fismes, les cantonnements d'Arcis-le-Ponsard et de Mont-sur-Courville. Là, il se réorganise et s'entraîne aux nouveaux procédés de Combat.

Le 14 Octobre, la division glisse vers l'Ouest.

Trois journées de marche nous portent au sud de Soissons, dans les cantonnements d'Hartennes et Taux. La 24e division d'infanterie est mise à la disposition du général commandant du Génie de la zone avancée pour l'exécution des travaux de défense, sur la première position du camp retranché de Paris. Le régiment est chargé de l'organisation de la ligne Taux-La Raperie, Chadun-Ferme de Chavançon.

Tout en travaillant ferme, chacun profite largement de ces derniers jours de repos - car nous savons tous que ce filon ne peut pas durer. Les camarades de la Somme ont également besoin de se détendre un peu, après les durs et victorieux combats qu'ils viennent de soutenir. Le général Mordacq nous a d'ailleurs annoncé, officiellement, au cours d'une prise d'armes à la mémoire des morts, que la Division serait prochainement engagée dans la Somme. Aussi, le 7 Novembre, l'ordre de départ ne surprend personne. Nous sommes tous prêts, bien reposés, bien en forme.

Une première marche à 'travers la forêt de Villers-Cotterets, qui a déjà pris sa magnifique robe de l'Automne, nous porte à Coyolles-Yvors-Vauciennes. Le lendemain, le Régiment cantonne à Nanteuil-le-Haudoin.

Il s'embarque, le 12 Novembre, pour la Somme.

CHAPITRE VII
LA SOMME

Débarqué à Marseille-en-Beauvaisis, le 12 Novembre, le 126e cantonne quelques jours à Fontaine-Lavaganne, Gaudechart, puis il est transporté en camions-auto à Capy, le 18 Novembre ; il entre en secteur la même nuit devant Barleux où il remplace le. 279e d''infanterie. La relève s'effectue dans de très mauvaises conditions. Le mauvais temps persistant a causé de nombreuses pannes d'autos, qui ont provoqué l'échelonnement du convoi et le mélange des unités.

Les bataillons se reforment difficilement dans la nuit épaisse, sous la pluie, sur la route d'Herbecourt, constamment encombrée par de nombreuses colonnes d'artillerie et de ravitaillement. Néanmoins, au petit jour, toutes les compagnies sont en place.

Le secteur du Régiment s'étend sur une largeur d'environ 1,500 mètres. Son front, limité à droite par la carrière de Barleux, s'étend vers la gauche, en direction de la Maisonnette, jusqu'à environ un kilomètre de celle-ci. L'infanterie ennemie, la division de la Garde, arrivée depuis quelques jours, est calme ; par contre, les batteries du Mont-Saint-Quentin et d'Eterpigny, canonnent toute la journée nos tranchées et nos communications ; Flaucourt, en particulier, semble être l'objectif favori des artilleurs allemands.

Cependant, malgré les tirs de l'artillerie ennemie, le Régiment travaille activement à l'amélioration de son secteur. Une attaque est d'ailleurs projetée pour une date prochaine ; il faut creuser de nouvelles tranchées où s'abriteront les deuxièmes vagues, ouvrir d'autres boyaux, créer des abris pour les dépôts de munitions et de vivres.

Le 3 Décembre, le Régiment, relevé par le 300e d'infanterie, va cantonner à Berthaucourt et Domard, sur la Luce. Ce séjour à l'arrière est employé à la préparation de l'attaque prochaine.

La 48e brigade, entre la 47e à droite et la 258e à gauche, a pour mission d'enlever Barleux et le système de tranchées au nord--ouest de ce village ; c'est ce dernier morceau qui est attribué au 126e d'infanterie.

Le 14 Décembre, l'attaque est montée et l'on n'attend plus que le signal d'exécution, lorsque le général de brigade informe le régiment que cette opération est différée par suite du mauvais temps.

La pluie tombe, en effet, depuis plusieurs jours sans discontinuer ; les rues des villages sont transformées en ruisseaux. Mais qu'est cela, en comparaison des boyaux fangeux dans lesquels nous nous engageons, le 15 Décembre, pour relever le 300e ? L'atroce relève !... On avait déjà de l'eau jusqu'à mi-jambe, sur la route d'Herbecourt à Flaucourt ; lorsqu'il faut la quitter pour prendre les boyaux, c'est bien pis.

Une boue épaisse vous happe et il faut faire des efforts violents pour se dégager ; par endroits, des fils téléphoniques accrochent le fusil ou le sac ; ailleurs, le pied est coincé entre deux caillebotis disjoints. La colonne se rallonge, s'allonge, au désespoir des camarades de queue qui sont obligés de faire de longues stations, toujours aux points les plus battus et du Commandant de compagnie dont le « Demandez si ça suit », reste sans écho et sans réponse. On arrive tout de même, harassé, suant et grognant, bien entendu.

La période du 15 au 20 décembre est employée à l'entretien du secteur. C'est à grand'peine et par un travail de tous les instants, que nous réussissons à conserver communication avec l'arrière.

Le commandant Bourgueil, qui s'est dépensé sans compter, est évacué, à notre arrivée, au repos au camp 59, près de Villers-Bretonneux.

Après une nouvelle période de tranchées, le Régiment est relevé par la 3e brigade britannique. Deux marches exécutées par une température glaciale, dépassant quelquefois 23^0 en dessous, nous portent dans la région d'Amiens. Le 15 Février, nous embarquons à Boves pour une destination inconnue.

Mais des commerçants de Saint-Hilaire et de Châlons ont déjà adressé aux commandants de compagnie des réclames pour leurs vins de. « Champagne ».

CHAPlTRE VIII
AUBERIVE

Pendant la deuxième quinzaine de Février, le Régiment se réorganise dans les cantonnements de la région de Valmy (Dammartin, Dompierre-le-Château, Herpont). La. 48e brigade est dissoute ; le 300e régiment d'infanterie quitte la Division, celle-ci ne devant plus comprendre, d'après les ordres du G. Q. G. que trois régiments d'infanterie. Le général Odry prend le commandement de l'infanterie de la 24e division d'infanterie.

Le 27 Février, le Régiment relève dans le secteur de la Côte 196, le 110e régiment d'infanterie. Dans cette région tourmentée, parsemée de bois squelettiques, témoins des âpres combats de Septembre 1915, il n'est pas une motte de terre qui n'ait pas été remuée plusieurs fois par des explosions. En quelques points du front, les tranchées avancées sont à moins de quinze mètres les unes des autres. Aussi, les visiteurs passent vite dans ces parages, où se livrent des combats incessants à la grenade, où le sol sonne creux, où il faut installer des guetteurs attentifs aussi bien dans les sombres galeries de mines que dans les petits postes boueux.

Pendant que nous soutenons, contre le Boche sournois, cette lutte ingrate, éreintante, le 50e d'infanterie, à notre droite, reprend à l'ennemi, le 8 Mars, la crête de Maisons-de-Champagne. Le 3e bataillon du 126e participe, quelques jours après, avec le 108e, à l'occupation de la position reconquise.

A la fin de Mars, la 24e division d'infanterie permute avec la 15e division d'infanterie, qui occupe le secteur de Saint-Hilaire-le-Grand. Elle va prendre part, dans cette région, à l'offensive du 17 Avril.

Après quelques jours de tranchées, qui leur permettent de faire connaissance avec le terrain de la bataille et l'ennemi contre lequel ils auront à se mesurer, les ler et 2e bataillons vont se préparer à l'attaque, dans les cantonnements de la Cheppe.

Le 126e. opérant en liaison, à droite, avec le 108e régiment d'infanterie, doit enlever, sur la rive de la Suippes, le boyau Kreutzer et la tranchée Sans-Nom situés sur la crête à environ six cents mètres de la première ligne ennemie. Il attaque avec deux bataillons accolés, le ler bataillon (Gillain) à droite, le 2e (Hérault), à gauche. Le 3e bataillon (commandant de Clavières), suivra la progression des bataillons de tête en échelon, à l'ouest, et assurera « l'encerclement » d'Auberive, en engageant le moins possible d'infanterie. Il doit également rechercher la liaison avec la légion qui contourne le village par l'ouest.

De La Cheppe, les officiers des bataillons d'attaque suivent attentivement, sur les photos d'avions, les progrès d'une préparation d'artillerie puissante et minutieusement réglée. Les petites lignes noires qui représentent les tranchées perdent chaque jour de leur netteté. Par endroits, elles disparaissent, complètement remplacées par de larges taches blanches. Les troupiers, qui reviennent du secteur, nous disent la précision et la violence du tir. Les 75 passent en sifflements pressés et s'abattent en rafales sur les tranchées ennemies ; les lourds martèlent les défenses accessoires. Les guetteurs ont abandonné depuis longtemps les observatoires incommodes et découverts jusqu'à la ceinture sans souci de quelques rares coups de fusil mal ajustés, ils suivent, avec une attention passionnée, la destruction des fortifications ennemies.

L'attaque est fixée au 17 Avril à 4 heures 45. Dans la nuit du 16 au 17, les bataillons Gillain et Hérault, sont embarqués en auto et vont, dans une obscurité à « couper au couteau », disent les poilus, sous une pluie persistante, occuper leurs parallèles de départ.

A 4 heures 45, l'attaque se déclanche alors qu'on commençait à y voir à peine pour se diriger. Comme l'intensité du barrage d'artillerie est absolument constante depuis plus d'une heure, rien ne décèle à l'ennemi le mouvement de nos troupes qui peuvent franchir les réseaux en petites colonnes et aborder la position avant que l'alarme ait été donnée. La première tranchée et la deuxième, située à vingt mètres plus loin en arrière, tombent immédiatement... Une grande partie des défenseurs était logée dans des abris profonds, communiquant avec une troisième tranchée par de multiples entrées. Nos nettoyeurs s'y portent rapidement et obligent les occupants à se rendre, pendant que les vagues d'assaut continuent leur mouvement. Devant l'un de ces abris, le sous-lieutenant Brackers d'Hugo tombe, mortellement frappé d'une balle au front.

Dans la quatrième tranchée, la résistance devient plus vive. Certains fortins doivent être réduits à coups de grenades, deV.B. et de mitrailleuses.

Cependant, dans son ensemble, la garnison de cette quatrième ligne, a encore été surprise ; par groupes nombreux, atteignant parfois 30 à 40 hommes, le 105e Saxon se rend.

Pendant ce temps, sur la gauche, le détachement du 3e bataillon ayant à sa tête le commandant de Clavières, occupe les premières lignes ennemies jusqu'à la Suippes, nettoie le faubourg Est d'Auberive, et surprend dans leurs abris de très nombreux défenseurs.

Les vagues d'assaut des 1er et 2e bataillons, laissant leurs détachements de nettoyeurs dans les tranchées conquises, franchissent le long intervalle qui les sépare encore des tranchées objectifs – Sans-Nom et Mozart - qu'elles atteignent et enlèvent avant que l'ennemi ait eu le temps d'y organiser une résistance sérieuse.

A 5 heures 15, le 126e a enlevé dans toute la zone d'attaque tous ses objectifs ; la lutte continue encore autour de certains centres de résistance, mais ces derniers sont rapidement réduits.

Le détachement du 3e bataillon, qui a occupé les passerelles, sur la Suippes au nord d'Auberive, opère le nettoyage de l'écart Est de ce village.

Les bataillons organisent rapidement les positions conquises. Trois contre-attaques, exécutées par l'ennemi à 10 heures, 16 heures et 20 heures, sont repoussées.

Le 18 Avril, au matin, la situation est bien assurée.; une liaison solide est réalisée avec le 108e, qui avait rencontré devant lui une grande résistance et n'avait pu atteindre, la veille, son objectif final, la liaison n'est encore pas établie avec la Légion, arrêtée à l'ouest d'Auberive avant d'avoir pu atteindre la tranchée du Golfe ; mais les postes du commandant de Clavières gardent solidement les passerelles de la Suippes.

Le succès est complet ; le régiment a rempli intégralement sa mission. Trois officiers, les lieutenants de La. Tour, Brackers d'Hugo, Bresciaini et 36 hommes ont été tués au cours du combat. Cinq officiers et 135 hommes ont été blessés. Les pertes de l'ennemi sont sévères ; de nombreux cadavres restent sur le terrain ou à l'intérieur des abris ; 608 prisonniers, dont 5 officiers ont été ramenés en arrière, 10 mitrailleuses, 2 canons de campagne, des mortiers de tranchée, une quantité importante de munitions ont été détruites ou capturées.

Le 27 Avril, après dix jours d'une occupation, très dure, des positions conquises, le régiment est remplacé par le 225e et va sans repos occuper les secteurs beaucoup plus calmes de Tahure. Relevé le 21 Mai, il s'installe dans les camps de la région de Somme-Suippe.

C'est pendant cette période de repos que le général Anthoine décore le Drapeau du Régiment de la Croix de guerre avec palme.

La prise d'armes a lieu le 21 Mai. Le terrain choisi est situé à trois cents mètres environ au nord de Somme-Suippe, à l'est de la route Somme-Suippe-Hurlus. Le général Anthoine, qu'accompagnent les généraux Boufait et Mordacq, arrive et passe une revue détaillée du Régiment. Puis, à 7 heures 30, le conmmandant de Clavière, portant le drapeau, se dirige vers le centre du dispositif. Les troupes s'immobilisent et présentent les armes. Le général Anthoine rappelle, dans une courte et vibrante allocution, les combats auxquels le 126e a pris part, puis épingle la croix de guerre à la cravate du drapeau.

Le Régiment défile devant le Général et se masse à l'extrémité ouest du terrain pour lui rendre les honneurs à son départ.

Le général Mordacq, resté sur le terrain, décore ensuite de la croix de guerre avec palme le commandant Gillain, le capitaine Rivaud, le sous-lieutenant Bougain, l'adjudant Picard, le sergent Guioni, les soldats Brandy, Martineau et Boulanger.

Il remet également des croix de guerre, étoiles de vermeil ou argent à quelques vaillants soldats qui se sont distingués le 17 Avril.

Après quelques jours de repos, le 126e relève à l'est de Tahure, dans le sous-secteur sud de la Dornoise, le 166e régiment, prêté à la 24e division d'infanterie, pour permettre à ses trois régimens de se réorganiser successivement. Son front s'étend du sud au nord sur une longueur d'environ deux kilomètres 500, entre l'ancienne première ligne de 1915 jalonnée par les entonnoirs des mines et les abords immédiats du village de Tahure. Le ravin de la Goutte divise le sous-secteur en deux portions inégales : le massif des Mamelles au sud, le massif des Chouettes au nord, positions stratégiques importantes d'où l'on domine le saillant ennemi de Ripont et d'où l'on prend à revers les premières lignes établies sur les contre-forts ouest de la butte du Mesnil. Le régiment organise solidement ces positions, tout en harcelant l'adversaire par des patrouilles offensives et par des tirs précis de mitrailleuses et d'engins de tranchée.

Le 26 Juin, il est relevé par le 229e régiment et va occuper, dans la vallée de la Saulx, les cantonnements de Changy, Merland et Outrepont. Dans cette riante et riche vallée, au milieu d'une population hospitalière, le régiment se réorganise et jouit, pendant trois semaines, d'un repos bienfaisant. Le général Gouraud vient passer la division en revue le 6 Juillet ; il remet des médailles militaires et des croix de guerre gagnées le 17 Avril. La division exécute ensuite un splendide défilé devant l'héroïque Chef de la 4e Armée.

Le 12. Juillet, le régiment entre de nouveau en secteur sur les positions qu'il enleva, le 17 Avril, à Auberive. Il reste trois mois en ligne ; trois mois d'une occupation extrêmement dure au cours de laquelle il exécute cinq coups de main et en repousse trois.

Relevé le 7 Octobre, par le 49e, il est transporté, en camions-autos, dans la région d'Epernay, puis il gagne, le.8, par la route, le village de Romigny. Les grands chefs ont annoncé un repos de deux mois et chacun

s'en va, le coeur en fête, vers le pays où l'on pourra dormir en paix et se promener librement, sans souci des obus ou des gaz empoisonnés.

Mais quelle désagréable surprise à l'arrivée. Au lieu de village paisible et de la belle campagne, c'est un camp boueux, des baraques qui laissent passer le vent et la pluie, un paysage aride. La « Grinche » marche son plein en pensant qu'il faudra encore coucher dans ces baraquements froids, travailler comme des « nègres » pour organiser un cantonnement qu'on quittera lorsqu'il sera devenu à peu près habitable

Tout le monde se met néanmoins à l'oeuvre, allègrement, et puis, les départs en permission sont nombreux ! Et la perspective de revoir bientôt le « pays », la joie de ne plus entendre siffler les « crapouillots » ramènent bientôt le sourire sur tous les visages.

CHAPITRE IX
LE 126e EN ITALIE

Le repos semble toucher à sa fin. Depuis plusieurs jours, les cuisiniers jasent et lancent les tuyaux les plus contradictoires.

C'est le Chemin des Dames, disent les uns ; la Côte 108, disent les autres, quand, brusquement, des permissionnaires apportent la nouvelle extraordinaire …….Le 126e est désigné pour aller au secours des Italiens... C'est certain... Il n'est bruit que de ce départ dans tous les trains ....

Un ordre confirme bientôt ces tuyaux.

Le Régiment commencera son embarquement le 18 Novembre. Le camp est alors secoué d'une fièvre de mouvement et de curiosité : Il faut « toucher » des effets neufs, des vivres, compléter les approvisionnements en munitions, verser le matériel de cantonnement et surtout il faut bien s'enquérir de ce qui se passe, là-bas, vers l'Isonzo.

Ah ! les belles visions qui flottèrent, la nuit, sur les trains emportant le 126e vers l'Italie... Dans un pays enchanteur, « sous le ciel toujours bleu » ; au milieu des fleurs, nos petits troupiers passent joyeux, poursuivant l'Autrichien apeuré, encore tout surpris d'avoir trouvé devant lui, un beau matin, une muraille bleu horizon ….. Et c'est l'enivrante victoire ; l'Italie reconnaissante qui nous ouvre son coeur.

Le lendemain du départ, à l'aube, un âpre mistral emporta bien loin toutes ces ensorcelantes visions.

Cependant, après avoir quitté la vallée du Rhône, le rêve commença à se réaliser; la Côte d'Azur nous dispersa largement ses parfums, son ciel pur et une douce chaleur, qui laissait bien loin derrière elle les brumes glaciales et la boue de Romigny.

Nice, Cannes, Menton, Vintimille firent à nos trains, fleuris, des ovations enthousiastes. Après avoir remonté, en camions, la pittoresque vallée de la Royat, nous embarquions à nouveau, le 24 Novembre, à destination de Vérone.

Le 28 Novembre, le Régiment est regroupé dans la région de Custozza. La Division est en réserve générale, prête à barrer la vallée de l'Adige. Le Régiment se prépare à cette mission par des marches d'entraînement, des exercices de combat, des reconnaissances lointaines.

Et tous les jours, sous les regards curieux de bandes nombreuses de « Banibinis », des groupes bleu horizon se meuvent sur le système de collines dont Custozza est le centre. Des sommets de cet îlot montagneux on découvre toute la région environnante sur un large rayon. Au sud, c'est la plaine immense, plantée de mûriers, aux rangées régulières, réunies les unes aux autres par des vignes et coupée par un système très dense de canaux. De jolis villages, aux maisons blanches et roses, rompent un peu la monotonie de cette plaine, entre autres Villanfranca, Vallegio sul Mincio, pleins des souvenirs de nos anciens de 96 et de 59.

Au Nord, c'est le lac de Garde, enchâssé dans ses hautes montagnes, neigeuses. A l'est du lac, au pied du Monte-Baldo, un immense fer à cheval barre la coupure noire de l'Adige. C'est le plateau de Rivoli.

A l'ouest, deux ondulations relient les collines de Custozza au sud du Lac de Garde. Sur le sommet de chacune d'elles, une vieille tour attire le regard du touriste, comme pour le forcer à s'enquérir d'elle.

L'une est la Tour de Solférino, l'autre celle de San Martino de la Bataglia.

Nous vivons ainsi deux mois, heureux, dans le paisible village de Custozza, coupant nos travaux guerriers de délicieuses excursions, de séances théâtrales, de longues causeries avec une population très sympathique qui reprenait confiance à notre contact. La situation, sur le front italien, s'était d'ailleurs sensiblement améliorée. L'Autrichien était arrêté derrière la Piave ; le Monte-Tomba venait d'être repris par nos héroïques chasseurs de la 57e ; l'armée italienne se réorganisait rapidement.

Le 23 Janvier, le Régiment reçoit l'ordre d'aller occuper une nouvelle zone de cantonnement, à quinze kilomètres environ au nord de Vicence. La 23e division d'infanterie entre en secteur sur le Monte-Tomba et nous passons en réserve d'Armée. Le déplacement de Custozza à San Vito, s'effectue par Villafranca, Raldon, Belfiore et Vicence. Cette marche de 130 Kilomètres, couverts en cinq jours sans un traînard, dans un ordre parfait, témoigne de la forme magnifique du Régiment. Quelques jours après, nous nous déplaçons de nouveau pour nous porter à 20 kilomètres environ à l'ouest de Vicence, dans la région de Castelfranco, sur la rive gauche de la Brenta où nous occupons successivement les cantonnements de Villa del Conte et de Bressanvido.

Le 9 Mars, l'ordre arrive enfin de nous préparer à occuper un secteur sur l'Altipiano d'Asiago. Chacun commençait à être las de ce séjour prolongé dans des cantonnements médiocres et c'est avec la plus franche gaie-

té que nous aurions embarqué le 19, si notre cher colonel, le lieutenant-colonel Labourdette, touché par la limite d'âge de commandement aux armées, n'avait pas quitté le régiment ce même jour. Bien des yeux devinrent humides au moment où ce vieux soldat passa, pour la dernière fois, devant son Régiment qui montait prendre la garde devant l'Autrichien.

Un dernier geste d'adieu à ce Chef aimé, une larme essuyée furtivement, et chacun se tourne vers la montagne que gravissent, par une route en lacets, nos camionnettes « Fiat ». Nous arrivons à Campo-Rossignolo, vers midi. Le Régiment, en réserve de secteur, s'installe dans les baraquements. Les 50e et 108e ont relevé, en première ligne, sur le Monte Tondo et le Mont Sprunck, la 57e division d'infanterie italienne.

Quelle différence avec notre dernier secteur en France, celui d'Auberive. Presque pas de canons, pas d'avions, pas de boyaux non plus, mais des chemins abrupts, serpentant sur le flanc des montagnes, au milieu d'un chaos de rochers sur lesquels se dressent de magnifiques sapins solidement assis. Le P. C. du Régiment installé à Campo Rossignolo, est porté, quelques jours plus tard, à Monte Mosca, sur la ligne *marginale*. Les Italiens appellent ainsi leur dernier système de défense sur le revers sud du plateau des Sept-Communes. Elle est bien marginale, en effet, cette ligne. Et si les Autrichiens arrivaient jusque là, ils ne mettraient pas, longtemps à dévaler par les pentes rapides de ce plateau, dans les riches plaines de Veneto.

C'est à Campo-Rossignolo que nous apprenons le déclenchement de l'offensive allemande sur le front français et chacun suit, anxieusement les progrès des hordes germaniques. Le 31 Mars, le colonel Bontemps vient prendre le commandement du régiment. Quelques jours après, nous relevons, dans le secteur du Tondo le 50e régiment. La neige, encore abondante, empêche toute action offensive, néanmoins, pendant toute la période, des patrouilles offensives vont tâter les positions adverses installées sur les pentes sud du Sisemol et du Ferragh.

Le Régiment, relevé le 28 Avril par le 78e régiment, cantonne à nouveau, dans la région de Vicence à Camisano. Là, il se prépare à une offensive qui doit avoir lieu prochainement. Le 126e a un morceau royal à enlever - le village d'Asiago – Hélas ! nous n'avons jamais eu l'occasion de l'enlever que sur le terrain de manoeuvre de Longare, où le lieutenant-colonel Bontemps, qui avait préparé cette attaque dans les moindres détails, avait fait construire un « Asiago » en carton. Et cependant les Allemands ont recommencé leur offensive en France.; avec quelle impatience nous attendons, le soir, l'affichage du radio qui nous porte des nouvelles.

Le 3 Juin, nous remontons en secteur sur l'Altipiano, et le Régiment s'installe encore en réserve de division d'infanterie, dans le même camp eczémateux de Campo Rossignolo.

Le 12 Juin, le colonel Bontemps prend le commandement du sous-secteur du Sprunck. Cette fois, l'offensive est 'décidée. Les États-majors préparent fébrilement leurs plans d'engagement. La division d'infanterie attaque avec ses trois régiments en ligne le, 50e à droite, le 126e au centre, le 108e à gauche en liaison avec les Italiens. On commence à prendre, dès le 12, le dispositif d'infanterie ; le 2e bataillon du 108e (commandant Fargues), relève le 2e bataillon du 138e ; le 1er bataillon du 50e (commandant Happe), relève le 3e bataillon du 138e ; le bataillon Ménard, du 126e, s'installe en réserve de sous-secteur, prêt à s'introduire entre les 108e et 50e, dans la zone d'action du régiment. Le bataillon du commandant Paoli est en réserve sur la Marginale et le bataillon du capitaine Jeanrot (1er) est à Campo-Rossignolo, prêt à se porter quand on donnera l'ordre, derrière le bataillon Ménard.

En face de nous, l'attitude de l'Autrichien est très énigmatique ; son artillerie, est muette depuis plusieurs jours ; son infanterie ne bouge, pas, mais nos aviateurs disent chaque jour, avoir vu en arrière du front, des colonnes importantes de toutes armes et des convois. Et la nuit, nos patrouilles signalent un roulement ininterrompu de voitures et de camions. Nous sentons tous que ce silence du champ de bataille est plein de menaces et qu'un orage terrible, extraordinaire, se déclanchera bientôt.

Quoique en pleine préparation d'offensive, le colonel Bontemps réunit, le 14, ses chefs de bataillons, les commandants de groupe qui l'appuient, pour arrêter, avec eux, les détails de la défense du sous-secteur. Le « Commando Supremo » fait connaître, le même soir, q'u'il a appris de source certaine, que l'ennemi allait attaquer le lendemain matin à quatre heures ou six heures, après une préparation d'artillerie de quatre heures qui commencerait à minuit ou à deux heures.

Qu'ils attaquent donc : nous sommes prêts à les recevoir. Nos tranchées, solides, sont couvertes par des réseaux épais de fils de fer, les munitions abondent, l'artillerie est nombreuse, bien approvisionnée et bien réglée. Le lieutenant Alliès quitte nos lignes à la tombée du jour et se porte aux avants postes, sur la crête de Pennar, avec un peloton de la lle compagnie; dans la tranchée de première ligne, les guetteurs s'installent et veillent attentivement, pendant que leurs camarades s'endorment dans les gourbis.

Ils sont réveillés à trois heures par une musique infernale l'ennemi a déclenché, sur tout le front du sous-secteur, un violent tir de destruction par obus explosifs et obus à gaz qui coupe, dès le début, toutes les liaisons téléphoniques.

Notre artillerie, immédiatement alertée, répond par une violente contre-préparation, au bombardement ennemi. Le bataillon Ménard reçoit l'ordre de se porter près du P. C. du Colonel, prêt à intervenir en un point quelconque du front, si besoin est.

La 11e compagnie a déjà subi de lourdes pertes ; un obus, tombé sur une baraque, dès le début du tir, a tué dix-huit hommes et en a blessé vingt-cinq autres. Un obus à gaz a explosé dans le bureau du colonel, tuant un secrétaire, bouleversant les archives.

Les bataillons en ligne ne donnent signe de vie, jusqu'à cinq heures, que par de nombreuses fusées de barrage.

A six heures, l'observatoire du Sprunck signale que l'infanterie ennemie débouche de la crête de Pennar en petites colonnes.

Le barrage de l'artillerie s'intensifie. Les mitrailleuses tirent par rafales violentes. Les groupes ennemis, tournoient, se serrent, puis reprennent leur marche en avant pour gagner les ravins de Melar et de Clama.

Le barrage d'artillerie de campagne, demandé par T. S. F., à toutes antennes, par coureurs, par fusées, par pigeons, atteint son maximum d'intensité, pendant que les «- lourds » exécutent des concentrations de feux meurtriers dans les ravins où l'ennemi s'est massé.

Le 3e groupe du 34e d'artillerie de campagne, bien que complètement isolé du P. C. du Colonel, exécute, en particulier, des tirs très denses et extrêmement précis dans le ravin de Clama.

Les fantassins et mitrailleurs, à courte portée, clouent devant nos fils de fer, les éléments autrichiens qui ont pu arriver jusque là.

Les « Stockes » du lieutenant Gravelat, en position dans le saillant de Prunno, sur lequel l'ennemi semble porter son principal effort, tirent à toute volée et causent des pertes sérieuses à l'ennemi.

Malgré que des demandes réitérées aient été faites sur la situation des Anglais à notre gauche, aucun renseignement n'est encore parvenu. Les Autrichiens semblent avoir progressé sensiblement sur les pentes du ravin de Clama. Le colonel envoie au commandant du bataillon de gauche (commandant Fargues du 108e) d'abord le peloton disponible de la 10e compagnie (lieutenant Montaud), puis la 11e compagnie (capitaine Fontan), pour étayer sa liaison avec les Anglais.

A dix heures, la situation est la suivante : l'attaque ennemie a échoué sur tout le front du sous-secteur, mais à gauche, les Anglais ont perdu leur ligne avancée et une partie de leur ligne de soutien.

D'après les premiers renseignements, les pertes paraissent être assez sévères au bataillon de gauche, légères au bataillon de droite.

Le moral des défenseurs est superbe.

A douze heures, le général Odry, commandant l'infanterie divisionnaire, prend le commandement du sous-secteur. Inquiet par la situation assez critique de notre gauche, il laisse provisoirement le commandement au lieutenant-colonel Bontemps, se porte, en auto, au P. C. du chef de bataillon Fargues et donne l'ordre, dès son arrivée, au capitaine Fontan (11e compagnie) de chercher, avec sa compagnie, la liaison avec les Anglais.

L'arrivée des éléments de tête de la compagnie Fontan, sur la première ligne, permet l'exécution dune contre-attaque qui détermine le mouvement des lignes anglaises en avant. La tranchée de soutien et la première tranchée anglaise sont réoccupées. A 15 heures, la situation est complètement rétablie.

L'artillerie ennemie diminue progressivement l'intensité de son tir et se tait à la tombée du jour.

La journée a coûté cher à l'ennemi.

Dans le seul ravin de Clama, il est permis d'évaluer à plus de six cents le nombre des cadavres. Plus de cinquante prisonniers sont tombés entre nos mains ; nous avons capturé plus de 400 fusils, 9 lance-flammes, 10 mitrailleuses.

Dans cette affaire, le lieutenant Fargues, de la 11e et vingt-neuf hommes ont trouvé une mort glorieuse. Les lieutenants Montaud et Dalot et cinquante-six hommes ont été blessés ; quatre hommes, faisant partie de la reconnaissance du lieutenant Alliès ne sont pas rentrés, probablement tués entre les lignes.

Après cette rude journée, le Régiment exécuta plusieurs opérations de détail, parmi lesquelles un coup de main du bataillon Jeanrot au cours duquel furent capturés vingt-quatre prisonniers autrichiens.

La 9e compagnie exécuta, également, trois nuits consécutives, sous la pluie, des coups de main qui permirent d'identifier nos adversaires d'en face et qui surtout prouvèrent le moral élevé et la valeur combative du 126e.

Le 11 Août, après une période de secteur bien remplie, le Régiment était relevé par le 78e régiment, et allait prendre, dans la région de Sandrigo (nord de Vicence), un repos bien gagné.

Après avoir passé dix jours dans la plaine, le Régiment va remplacer le 108e régiment, dans la région de San Giacomo, sur la « ligne des Collines ». Là, encore, nous préparons une nouvelle attaque. Les officiers d'Etat-major nous confient, « sous le sceau du secret » que cette fois « ça va marcher ». Les préparatifs paraissent en effet sérieux. Nuit et jour, c'est une ascension ininterrompue d'artillerie, de sections de munitions, de

matériel de toutes sortes. Tout se bornera cette fois encore à des exercices de roulement. Cette même artillerie, ce même matériel, ces mêmes munitions refont le même chemin en sens inverse, vers le 10 Septembre. Quinze jours après, le Régiment relève, dans le sous-secteur de Campo-Rossignolo, le 78e régiment.

Et la vie habituelle de tranchée recommence, avec ses travaux d'aménagement, ses patrouilles offensives que le commandement multiplie, au cours desquelles de nombreux ennemis sont capturés. Le moral de ceux-ci, leur valeur combative semblent d'ailleurs avoir sensiblement baissé.

Chaque jour, des déserteurs se présentent devant nos petits postes. Ils sont tous loqueteux et se plaignent de leur alimentation. Tous également sont harassés par nos tirs d'artillerie.

Le 6 octobre 1918, le lieutenant-colonel Bontemps, nommé chef d'état-major de la 127e D. I., quitte le régiment, à la tête duquel il est remplacé le même jour par le lieutenant-colonel Cholet.

Maintenant, c'est parmi les régiments de la Division, à qui enlèvera le plus de prisonniers aux Autrichiens. Les coups de main deviennent de plus en plus fréquents et de plus en plus puissants. Au cours d'opérations de ce genre, les 108e et 50e ont fait de nombreux prisonniers. Le record restera au 126e, dans une opération magnifique exécutée le 2 octobre 1918, par le bataillon Paoli.

Il s'agit de nettoyer le Monte Sisemol et de l'occuper pendant 24 heures. Le 2e bataillon (Commandant Paoli) en est chargé. Une compagnie du Génie, deux compagnies du 3e bataillon (Ménard), la 10e et la 11e, lui sont adjointes pour l'aider à la destruction des organisations ennemies.

Le bataillon attaque le 24 Octobre, à 0 heure 15, sous la protection d'un puissant barrage exécuté par l'artillerie de campagne.

Quelques minutes après, il aborde la position ennemie. Le combat est mené rondement. Une heure après le départ, l'objectif final est atteint. Le nettoyage s'opère avec le maximum de rapidité et d'habileté. Le succès est complet. La garnison du Sisemol, est capturée ou tuée. A six heures, plus de 700 prisonniers, dont 23 officiers ont déjà été dénombrés au P. C. de l'Infanterie divisionnaire. Tout le matériel ennemi est pris ou détruit.

Nos pertes sont légères : six tués et un blessé au 2e bataillon ; deux tués et douze blessés à la 11e compagnie ; quatre tués et vingt-quatre blessés au Génie.

Par contre, l'occupation du Sisemol est rendue particulièrement délicate par suite de l'état du terrain, bouleversé par les tirs antérieurs, du manque d'abris, de la pluie qui remplit les trous d'obus et rend le terrain glissant et surtout de l'échec qu'ont subi les Italiens à notre droite. Une opération similaire, exécutée par eux a échoué et la droite du commandant Paoli est complètement découverte.

Les contre-attaques ennemies et le bombardement systématique que l'on redoutait ne se font pas attendre. De trois heures du matin au petit jour, l'ennemi voulant reconnaître notre situation, nous tâte par ses détachements légers que l'on repousse sans peine.

A 8 heures 30 se développe la première contre-attaque ennemie appuyée par un violent tir de concentration, exécuté par de nombreuses batteries ennemies. Elle est repoussée.

A 13 heures et à 17 heures 45, il s'en déclanche de nouvelles et plus violentes qui sont également repoussées.

Bien que ravitaillé en munitions par des corvées des 50e et 108e, qui, sous la pluie et en terrain découvert, parviennent jusqu'au poste du commandant Paoli, le 2e bataillon est bien à court de cartouches et de grenades. Il tient cependant et fait courageusement tête à l'adversaire.

A 19 heures 15, il reçoit l'ordre de se replier. Le mouvement s'exécute sous le bombardement de plus en plus violent de l'ennemi.

Dans cette journée, la conduite des officiers, sous-officiers, caporaux et soldats du commandant Paoli a été au-dessus de tout éloge. Vaillamment secondé par le Génie et les troupes auxiliaires, le bataillon a rempli toute sa mission.

Si la deuxième partie de l'opération a été plus pénible et moins fructueuse que la, première, elle n'en a pas été moins glorieuse, car il a fallu vivre et combattre pendant treize heures sous la menace constante d'un anéantissement certain, si l'ennemi avait su mettre à profit la situation critique de cette troupe, placée en flèche, non appuyée et à peine couverte, dans un terrain chaotique et complètement nu.

Le lieutenant Clavel trouva une mort glorieuse dans ces combats, le lieutenant Colly, le sous-lieutenant Colpin furent assez grièvement blessés. Vingt-trois de nos vaillants soldats furent tués et cinquante-neuf blessés.

Les nombreux et puissants coups de main exécutés sur l'Altipiano ont fortement ébranlé l'adversaire. Ses divisions sont usées, ses fortifications complètement bouleversées et constamment soumises à des bombardements violents, doivent être intenables. L'armée italienne, aidée par notre division soeur, la 23e, par les Anglais et les Américains, prépare une offensive formidable sur le Piave et le Grappa.

Dès 26 octobre, des indices nombreux laissent supposer que devant nous l'Autrichien abandonne sa première position, pour se reporter sur des lignes plus en arrière. Les grands Chefs décident de profiter de ce mou-

vement rétrograde pour passer à l'attaque. Dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre, le Régiment, qui occupe les tranchées du Monte Tondo, reçoit l'ordre de se porter en avant.

L'attaque commence à cinq heures, elle est menée par le bataillon Jeanrot en liaison avec le 108e, par le bataillon Paoli, en liaison à droite avec les Italiens.

A 8 heures le premier objectif, le Monte Longara est atteint. De nombreux groupes de mitrailleurs ennemis, complètement surpris par notre avance rapide, sont capturés presque sans résistance. Une patrouille de la 3e compagnie, sous les ordres du sous-lieutenant Duché, poussée hardiment en avant de notre front, tombe sur un camp autrichien, l'attaque à la grenade et capture 205 prisonniers dont un colonel, deux lieutenants-colonels.

Le Régiment s'immobilise à la tombée du jour sur la ligne atteinte, car la progression est impossible de nuit, dans ce terrain coupé de falaises abruptes et puis quelques mitrailleuses installées sur une cime au nord du Longara, balayent de rafales violentes le sommet du Longara et la route de Campomulo. Le sous-lieutenant Ledan essaie de les tourner avec une poignée d'hommes. Il tombe, bientôt, touché par une balle à l'abdomen. Cet officier héroïque expire, quelques jours après, à l'hôpital de Marostica. Il a le temps, avant de mourir, de voir briller sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur, récompense bien méritée de sa vaillance.

Le lendemain matin, au petit jour, les bataillons Paoli et Jeanrot reprennent leur marche en avant. A midi, ils ont atteint le Monte Baldo. Leurs éléments de tête abordent le Monte Fiara. Ils sont arrêtés, à 13 heures, dans leur progression, par ordre supérieur. L'armée autrichienne est en pleine déroute. Les colonnes italiennes de poursuite vont nous dépasser.

La division va réintégrer les emplacements qu'elle occupait avant le départ pour l'attaque.

Les journées des 31 octobre, 1er et 2 novembre nous ont rapporté plus de 400 prisonniers, dont un colonel et deux lieutnants-colonels, plus de 100 canons de tous calibres, des mitrailleuses, une quantité considérable de munitions et de matériel de toute sorte.

Dans ces dernières opérations, toutes les unités du. Régiment ont encore admirablement rempli les missions qui leur ont été confiées.

Gradés et troupe ont crânement fait leur devoir.

« Le, 126e, écrit le colonel Lagrue notre commandant d'infanterie divisionnaire, reste toujours et partout le régiment d'Auberive, ardent dans l'attaque, opiniâtre dans la défense. »

Le 3 novembre à 20 heures 30, le général de division nous fait connaître, par radio, qu'un armistice, applicable à partir du 4 novembre à 15 heures, est signé entre l'Autriche et l'Italie.

La Campagne d'Italie est finie.

CHAPITRE X

LE RETOUR

Quelques jours après la signature de l'armistice, le Régiment redescend dans la plaine et s'installe au cantonnement de Fontaniva, dans la région de Ciladella, sur la rive est de la Brenta. Le bataillon Jeanrot (1er), est désigné pour participer, avec d'autres contingents alliés, à l'occupation de, Cattaro. Il embarque, le 20 novembre, à destination de Venise. De là, il gagnera Fiume puis Cattaro par bateau. Mais un contre-ordre le rappelle, sa mission est changée. Ce n'est plus sur les rives de l'Adriatique mais dans la vallée de l'Inn, qu'il fera de l'occupation.

Embarqué à nouveau le 4 décembre, il arrive le 6 à Schwaz (30 kilomètres est d'Innsbruck).

Ce même jour, sur le terrain d'aviation de Castello di Codego, S. M. le Roi d'Italie passe en revue les F. F. I. et le général Graziani remet la Fourragère au Drapeau du Régiment qui vient d'obtenir une deuxième citation à l'ordre de l'Armée pour sa vaillante conduite sur L'Altipiano d'Asiago. (Ordre général n° 44, du 4 décembre, des F. F. 1).

Notre séjour à Fontaniva est employé à la réorganisation. On recense les animaux, le matériel ; on passe des revues de munitions, d'habillement. Pour rompre la monotonie du séjour, et surtout pour s'entretenir en bon état physique, on fai t beaucoup de sport. Le général Odry organise des championnats entre1es corps de la division. Le 126e se distingue sur les « Stades », Comme il le faisait quelques mois avant sur les champs de -bataille. Son équipe de Rugby_bat successivement celles des 50e, 108e et 34e R. A. C. Ses équipes d'athlétisme enlèvent également à Onara, le 24 janvier, au cours d'un brillant tournoi présidé par le général Odry, le prix d'honneur de la division.

A Schwaz, le bataillon Jeanrot remplit admirablement sa mission. Il s'impose, dès le début, au respect de la population Tyrolienne, par son attitude digne, fière, sans arrogance. Il gagne bientôt la sympathie des habitants, par son bon coeur, sa courtoisie. Un journal local, le- Schawzer Bezirksanzeiger, écrit le 18 Janvier 1919 :

« Le 9 Janvier, la population de Schawz, qui appartient à la 3e catégorie, a touché gratuitement un kilo de riz par personne, offert gracieusement par les troupes françaises d'occupation.

« Si seulement tous les détachements d'occupation se conduisaient comme le nôtre ! Quel bonheur pour les pauvres ! Pour citer un exemple, le commandant Jeanrot, chef du détachement français, nourrit, tous les jours, gratuitement, environ 200 pauvres enfants. On ne Peut trouver des paroles pour remercier cet acte d'humanité ! Nous lui disons à notre façon tyrolienne : « Que Dieu les récompense mille fois ! »

« Les Français peuvent être certains que ces enfants s'en souviendrons toute leur vie. Nous devons non seulement remercier le détachement français, mais nous sommes forcés d'avouer qu'il donne le bon exemple à la population civile. Tous les dimanches on peut voir un grand nombre de Français à l'église. Leur honnêteté, leur ordre et leur discipline ont certainement contribué beaucoup à leur grande victoire. Nous sommes obligés d'avouer que nos anciens ennemis ont beaucoup plus de bonnes qualités que nous croyions jusqu'ici. Malheureusement, nous ne les connaissions pas du tout ou très peu. »

Au début de février 1919, le Ministre décide le rapatriement des F. F. I. à l'exception d'une brigade mixte dont fera partie le 126e. Pour que les opérations de démobilisation ne subissent pas de retard au régiment, le commandement nous prescrit de passer aux Corps qui rentrent en France tous les militaires démobilisables jusqu'à la classe 1906 incluse. C'est avec un gros serrement de coeur que ces vieux camarades nous quittent. Ils auraient bien voulu porter jusqu'au bout les écussons du Régiment où ils avaient combattu si longtemps.

Le 28 février, la Brigade mixte, aux ordres du général Crépy, est groupée dans la région de Brescia. Nous cantonnons à l'ouest de cette ville, dans les villages de Travagliato et d'Ospitaleto, de part et d'autre de la voie ferrée de Milan à Vérone. La population extrêmement sympathique, nous fait un accueil chaleureux.

Pendant quatre mois, il n'y aura pas avec elle le moindre malentendu, mais toujours des relations empreintes de la plus grande cordialité. Adressons ici aux braves habitants de Travagliato et d'Ospitaletto, aux municipalités des villages, à la famille Cadeo, où le Colonel trouva un si charmant accueil, un souvenir reconnaissant.

Vers la mi-mars, le Régiment est encore « amputé » d'un Bataillon, celui du commandant Paoli le 2e, le bataillon du Sisemol, est désigné pour aller participer à l'occupation de Cattaro. Il part au début d'avril, par voie ferrée, jusqu'à Venise, par bateau de Venise à Cattaro. Il ne reste plus, dans la région de Brescia, avec le colonel

et son état-major que le bataillon Ménard, dont une compagnie, 1a 11e (Capitaine Fontan), est détachée à la base de Venise.

Le lieutenant-colonel Larrieu, nommé au commandement du 126e, nous rejoint à Travagliato le 3 juin. Huit jours après, le lieutenant-colonel. Cholet, affecté au 50 R. I., quitte le Régiment, après avoir dit un adieu ému à son Drapeau et aux braves soldats qu'il conduisit à l'assaut du Longara.

Le 24 juillet 1919, le 126e s'embarque à Ospitaletto pour la France. Un bataillon d'Alpini vient porter à notre drapeau le salut de nos camarades d'armes italiens.

Copie de la lettre adressée par le général Diaz au général Crépy, à l'occasion du départ de la brigade mixte d'Italie

« Monsieur le Général,

« Je vous prie de vouloir bien présenter aux troupes de la Brigade mixte, représentant les glorieuses divisions venues sur notre front, le salut que je leur apporte au nom de l'armée italienne.

« Les troupes françaises d'Italie ont magnifiquement rempli leur rôle avec une communion de foi et d'action intimes avec les troupes italiennes.

« Les hauteurs disputées de l'Altipiano d'Asiago et les champs de bataille de la Vénétie ont été les témoins de l'abnégation et de la bravoure des soldats français ; au cours des luttes ardentes s'est raffermie la force des idéaux de justice et de liberté que Français et Italiens, combattant côte à côte, avaient déjà défendus lorsque l'Italie a conquis par les armes sa propre indépendance.

« Le sang qui vient d'être versé de nouveau maintenant par les soldats des deux nations, au cours des batailles qui, ont conduit l'Italie et la France à la victoire, constituera pour l'avenir un lien fraternel.

« Le salut que l'Armée italienne offre aux valeureux compagnons d'armes français veut être une nouvelle affirmation sincère d'amitié, faite avec la certitude que les deux nations, fraternelles sur les champs de bataille, seront également unies dans les oeuvres de paix.

« Je vous prie d'agréer l'expression de ma haute considération.

« Signé : Général A. DIAZ. »

Copie de la lettre adressée par le Préfet de Brescia

« Monsieur le Général,

« J'éprouve le désir de vous exprimer le vif regret de la population de la province, que j'ai l'honneur de représenter, à l'occasion du départ des valeureuses troupes sous vos ordres, dont le séjour parmi nous, aux heures tristes comme aux heures joyeuses, a été la preuve de la fraternité indissoluble entre les deux Nations Soeurs.

« Vous avez vu de vos yeux avec quel culte religieux à Solférino, à San Martino, à Brescia, sont conservés et honorés les restes des valeureux Français qui donnèrent leur vie pour l'Indépendance Italienne.

« Cela vous prouve, Monsieur le Général, que si le peuple italien a des défauts, il n'a pas celui de l'ingratitude.

« C'est pour cela, Monsieur le Général, que je puis vous affirmer en toute certitude que nous n'oublierons jamais le brave commandant de la Brigade mixte, ses brillants officiers, et les magnifiques soldats qui vécurent en frères parmi nous.

« La plus grande guerre dont se souvienne l'histoire a été combattue par la France et l'Italie pour empêcher l'hégémonie d'une race brutale, toute puissante, et pour que nos deux nations satisfassent leurs aspirations légitimes territoriales.

« Alsace-Lorraine, Trente et Trieste étaient dans un même symbole pour l'unité, de sacrifice sur la voie de rédemption qu'ont parcouru les deux peuples ainsi qu'un calvaire, en versant leur sang et en espérant, car, espérer signifiait accroître le sacrifice et s'affermir dans la défense, et, debout, Français et Italiens étaient fiers ensemble dans les tranchées de Grappa et sur les .bords du Piave comme dans l'Argonne tourmentée et sur les hauteurs de Bligny de lutter pas à pas avec l'envahisseur.

« L'immensité des sacrifices supportés, le sang versé en commun en holocauste pour la sécurité de demain sont des garanties certaines que l'avenir ne sera pas troublé et que les deux nations à la commune origine, sauront se comprendre et s'aimer de plus en plus, et repousser tous les artifices de ceux qui voudraient les diviser.

« A vous, Monsieur le Général, aux officiers, à vos troupes, les meilleurs souhaits de bonheur.

Veuillez agréer, Monsieur le Général, les sentiments de ma haute estime et de ma considération.

« Le Préfet : BACCHETTI. »

Le premier élément du Régiment arrive le 2 juillet 1919, à Brive. Il est reçu à la gare par M. le Sous-Préfet, la Municipalité et une foule nombreuse accourue à 1'annonce du retour de son cher 126e.

M. le Sous-Préfet et M. le Maire souhaitent la bienvenue au Régiment, au nom de la ville de Brive. Le colonel Larrieu leur présente le Drapeau et en quelques phrases brèves, précises, il dit l'héroïque labeur accompli par le 126e ; il évoque le souvenir des braves qui tombèrent pour sauver la France, il exprime, enfin, la joie des survivants à retrouver, après cette âpre lutte, le foyer familial.

Le Régiment défile ensuite dans les principales rues de la ville, au milieu d'une foule enthousiaste.

Le bataillon de Schawz (commandant Jeanrot) arrive le 31 juillet ; une fête est organisée le 10 août, par la Municipalité de Brive à l'occasion de la rentrée du Régiment.

Le général Niessel, commandant le XlIe Corps d'armée, passe le 126e en revue, sur la Place de la Guierle, remet la croix de commandeur de la Légion d'honneur au colonel Larrieu, la croix de chevalier à l'abbé Bourdoux, aumônier de la 24e, division et d'autres décorations à des familles de militaires tués à l'ennemi.

Puis il défile à la tête du Régiment dans les rues de Brive, au milieu d'une foule enthousiaste qui acclame et couvre de fleurs le général Niessel, le colonel Larrieu, les officiers et soldats du Régiment.

Il manquait malheureusement à cette fête du retour le bataillon Paoli qui se morfondait à Puget-sur-Argens.

Il y manquait aussi beaucoup de nos camarades démobilisés, retenus loin de nous par leurs occupations. Il y manquait surtout, tous ceux qui dorment dans les cimetières de Névraumont, de Blagny, de Yoncq, de Châtelraoult, dAuberive, de la Ferme des Marquises, de Régneville, de Mouilly, de Neuville-Saint-Waast, de Verdun, de Paissy, de Barleux et d'Asiago.

Mais vous étiez quand même parmi nous, vous étiez partout ; vous emplissiez tous les coeurs ; vous étiez dans les regards de vos camarades de combat qui vous voyaient encore courir, l'arme basse, sur le Boche maudit, et c'est vous qu'ils voyaient quand vos épouses, vos parents, vos enfants en deuil recevaient la Croix de guerre ou la Médaille militaire, récompense de votre héroïsme.

LISTE DES OFFICIERS TUES PENDANT LA GUERRE

Date Combats	Combats	Noms et Prénoms	Grades	
21 août 1914	Nevraumont	SAINT-MARTIN (Jean)	Chef de Bat^{on}	Com. le l^{er} Bat^{on}
		BERNARD (René)	Capitaine	Com. la 6^{e} Cie
23 août 1914	St-Médard	GUYOT (René)	S^{s}-Lieutenant	Chef de Section
28 août 1914	Yoncq	TEILLARD-CHAMBON	Lieutenant	
28 août 1914		BOURGEON (Georges)	Capitaine	Com. la 10^{e} Cie
08 sept. 1914	Chatel-Raould	SENAUX	S^{s}-Lieutenant	
09 sept. 1914		LARRUE (Paul)	S^{s}-Lieutenant	décédé hôpital
20 sept. 1914	Ferme des Vacques	BARTUEL	S^{s}-Lieutenant	7^{e} Cie
		PLANCHON	Lieutenant	12^{e} Cie
	Ferme des Marquises	VAYNES-D'ARCHES	Lieutenant	5^{e} Cie
7 avril 1915	Fey en Haye	MEYNET	M^{in} A. M.	
9 avril 1915	Regneville	DE LASGANERIE (Daniel)	Chef de Bat^{on}	Com. le 2^{e} Bat^{on}
		MAURY	Lieutenant	Com. la 4^{e} Cie
		MAGRANGEAS (René)	S^{s}-Lieutenant	
		GOBEAUX (Alfred)	S^{s}-Lieutenant	4^{e} Cie
26 avril 1915	Tranchée de Calonne	LAPORTE (Alfred)	Lieu^{t}-Colonel	Com. le Régiment
		PETIT PETIT (Pierre)	S^{s}-Lieutenant	
		BRIFFOTEAUX (Aug.)	S^{s}-Lieutenant	
		PREVOT (Victor)	Lieutenant	
		COUDERC (Pierre)	Lieutenant	
		ANDREAU (Pierre)	Lieutenant	
30 avril 1915		MAILHOS (Pierre)	S^{s}-Lieutenant	
10 août 1915	Neuville-St-Waast	DESBRUYERES (Gaétan)	Lieutenant	décédé Amb. 10-14
25 sept. 1915		BESSAN (Paul)	Lieu^{t}-Colonel	
		BENTATA (Albert)	Chef de Bat^{on}	
		ESCARAVAGE (Paul)	S^{s}Lieutenant	
		CHARZAT (Jean-Baptiste)	S^{s}-Lieutenant	
		PHILIPP (Sébastien)	Lieutenant	
		GOUBY (Jean)	S^{s}-Lieutenant	
		TOUZAC (Ludovic)	Lieutenant	
		VIDALLET (J.-H.)	Capitaine	
		REGERAT (Ernest)	S^{s}-Lieutenant	
26 mai 1915	Verdun	GRACIES (Philippe)	Capitaine	Com. la 1ère Cie
22 nov. 1916	La Somme (Barleux)	VALLETON DE BOISSIERE	S^{s}-Lieutenant	11^{e} Cie
		MADIEU (Georges)	S^{s}-Lieutenant	3^{e} Cie
17 avril 1917	Auberive	DE LATOUR (R.)	Lieutenant	Com. La 6^{e} Cie
		BRACKERS D'HUGO	S^{s}-Lieutenant	1ère Cie
		BRESCIANNI	S0us-Lieutenant	7^{e} Cie
18 avril 1917	Auberive	COUDRAY	M^{in} A. M.	
15 juin 1918	Asiago (Italie)	FARGES	S^{s}-Lieutenant	11^{e} Cie
24 octob. 1918	M^{te}-Sisemol (Italie)	CLAVEL	Lieutenant	6^{e} Cie
ler nov. 1918	M^{te}-Longara	LEDAN	S^{s}-Lieutenant	1re Cie

Liste des Colonels

Ayant commandé le 126^{e} Régiment d'Infanterie pendant la Campagne
- 1914, 15, 16, 17, 18 et 19 -

———

Le Colonel DUBOIS .....du 02 août 1914 au 28 août 1914.
Le LieutenanT-Colonel LAPORTE .....du 28 août .1914 au 26 avril 1915.
(Tué le 26 avril 1915. Tranchée de Calonne)
Le Lieutenant-Colonel BESSAN .....du 5 mai au 25 Septembre 1915.
(Tué le 25 septembre 1915. - A l'attaque de Neuville-Saint-Waast)
Le Lieutenant-Colonel LABOURDETTE .....du 1er octobre 1915 au 18 mars 1918.
Le Lieutenant-Colonel BONTEMPS .....du 31 mars 1918 au 6 octobre 1918.
Le Lieutenant-Colonel CHOLET .....du 6 octobre 1918 au 6 juin 1919.
Le Lieutenant-Colonel LARRIEU .....depuis le 6 juin 1919.

LA FOURRAGERE
Du 126me Régiment d'Infanterie

Sans défaillir, avec une ardeur qui ne s'est jamais démentie, soit dans l'attaque, soit dans la défense, le 126e Régiment d'infanterie (BRIVE) a poursuivi à travers les étapes de la Guerre 1914-1918 sa route glorieuse, qu'il à maintes fois arrosée du sang de ses plus braves guerriers, mais sur, laquelle son drapeau n'a cessé de flotter haut et fier; on l'a vu, sinon sur tous les fronts, du moins sur ceux où la lutte a été la plus âpre.

Tout d'abord en Belgique, il combat à St Médard. Arrière garde du Corps d'Armée, il retraite pied à pied devant l'écrasante supériorité numérique des hordes Allemandes à Blagny (24 août 1914) à la Besace et à Voncq (28 août) ; à Voncq (31 août) il donne la première et sublime mesure de l'héroïsme de ses soldats et de leur plus entier dévouement. A la Marne, il: reçoit enfin la mission d'arrêter coûte que coûte le flot envahisseur, et à Châtelraould, ses braves, tombant par centaines, déterminent par leur acharnement, l'arrêt puis le fléchissement des lignes de l'ennemi.

En 1915, à Regneville et à Fay en Haye, nouvelle mission : A nouveau il se lance à l'attaque de positions formidables devant lesquelles les pertes sont à la hauteur des efforts surhumains qu'il a fallu dépenser. Quelques jours se passent et c'est aux Eparges que le Régiment reçoit les félicitations du Général Commandant les Vaillants défenseurs de la Falaise meusienne.

En Artois, il prend part à l'offensive de septembre et pendant tout l'hiver ne cesse de combattre dans des conditions telles que l'on ne sait si ce sont les boues des tranchées ou les attaques de l'adversaire qui sont les plus pénibles à supporter où à vaincre.

A Verdun, en avril 1916, il prend par aux luttes meurtrières qui se déroulent autour de l'héroïque forteresse, soit à Charny, soit à Thiaumont.

La même année on le retrouve au Chemin des Dames (Juillet 1916) puis dans la Somme, où il peine à nouveau dans les tranchées boueuses de Barleux.et de Flaucourt.

En 1917, aux attaques d'avril il est en Champagne, où il gagne sa première palme. Sous les ordres du Lieutenant-Colonel Labourdette, il attaque à l'est d'Auberive et enlève dans un élan magnifique et avec une rapidité foudroyante la totalité de ses objectifs, en dépit de la résistance acharnée de l'ennemi qui laisse entre ses mains plus de 600 prisonniers. Pendant 12 jours, il organise ce terrain difficile complètement bouleversé par le pilonage incessant des obus de tous calibres. Les plus énergiques contre-attaques restent impuissantes devant ces héros résolus à conserver intégralement les tranchées si brillamment conquises et si péniblement organisées.

A l'appel des Alliés, le 126e part sur le front Italien où il va continuer les légendaires exploits de ses Anciens de 1793, de 1800 et de 1859.

Sur l'Atipiano, il participe à la Bataille du 15 juin 1918 et fait à nouveau preuve d'une ténacité inlassable. Fauchées devant lui, les vagues ennemies se replient en désordre, la Victoire est complète. Le 24 octobre de la même année, nouvelle page de gloire. Dans un cou de main où l'on ne sait si la perfection dans la préparation prime la rapidité et l'énergie dans l'exécution, un de ses bataillons fait en, moins d'une heure 800 prisonniers et sous un feu des plus violents de l'artillerie adverse, résiste pendant 24 heures à trois furieuses contre-attaques déclanchées par les troupes d'élite de l'Armée Autrichienne.

Enfin, les 1er et 2 novembre, sous le commandement du Lieutenant-colonel Cholet, il attaque avec son énergie et sa vaillance coutumière, atteignant tous ses objectifs avec une rapidité qui déconcerte l'ennemi; il laisse entre nos mains plus de 500 prisonniers et une centaine de canons.

« Il a ouvert la porte par laquelle a pu se faire l'exploitation du succès causant l'écrasante défaite Autrichienne. »

Les opérations du 24 octobre, des 1er et 2 novembre, (derniers exploits du Régiment) lui valurent une deuxième citation à l'ordre de l'Armée et la Fourragère, aux couleurs de la Croix de Guerre, insigne remise au 126 RI par le Général commandant les Troupes Françaises de l'Armée d'Italie, en présence de S. M. le Roi Victor-Emmanuel III.